Document generated on 10/12/2024 2:41 a.m.

Liberté

Le réconfort de l'ignorance

Arriel Harrod

Number 309, Fall 2015

URI: https://id.erudit.org/iderudit/79202ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Harrod, A. (2015). Review of [Le réconfort de l'ignorance]. *Liberté*, (309), 75–75.

Tous droits réservés © Arriel Harrod, 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le réconfort de l'ignorance

Histoire d'amour atypique, *Félix et Meira* n'évite pas le voyeurisme ni les idées reçues.

ARIEL HARROD

Félix et Meira a fait l'unanimité. Critiques et jurys ont élevé ce film au rang de modèle. Un modèle de réussite pour la politique culturelle canadienne en ce qu'il satisfait le désir des spectateurs et les besoins d'une société. C'est le jury du TIFF qui nous a donné le procédé de cette double satisfaction, lui qui élisait ce film « meilleur long métrage canadien » en célébrant « une histoire d'amour intime et une déclaration profonde sur la valeur de la passion, de la famille et de la communauté ». Tout tient à la conjonction : désir de mélodrame *et* besoin d'une représentation des communautés hassidiques. Et c'est pourquoi ce film me dérange, et il me dérange d'autant plus que j'ai l'impression d'être seul à le trouver dérangeant.

MAXIME GIROUX
Félix et Meira
Canada, 2014, 105 min.

Le film raconte l'histoire d'amour improbable entre Félix, un jeune homme sans ambitions, qui n'a pas mieux à faire que de dilapider l'héritage de son père, et Meira, une jeune mère hassidique, lasse de sa vie rigide et monotone. Cette improbabilité de l'amour, c'est précisément la proposition scénaristique jugée par plusieurs comme étant à la fois utile et agréable. Un certain dplanteo808, sur <cinoche.com>, en a bien résumé les avantages : « Apprendre à mieux connaître la communauté juive hassidique grâce à une histoire bien ficelée […], c'est joindre l'utile à l'agréable. » Mais qu'est-ce qu'une connaissance obtenue par instrumentalisation et agrément ?

Rappelons que la communauté hassidique d'Outremont et du Mile-End, qui accueille cette histoire d'une cendrillon des temps modernes, a souvent dérangé l'opinion publique. Longue bataille juridique jusqu'en Cour supérieure à propos de l'érouv ; teinture des vitres du YMCA de l'avenue du Parc, pour empêcher l'exposition des cuisses et des biceps ; dérogation au programme national d'éducation contestée par les plus accommodants, etc. : autant de frictions ayant provoqué de vives réactions, allant des pires préjugés antisémites aux plaidoyers pour un multiculturalisme extrême ou naïf. Et autant de frictions provoquant des résistances jusque dans le corps même de la communauté hassidique. Souvenons-nous de Yohanan Lowen, ancien membre de la communauté hassidique de Boisbriand, qui intentait récemment une poursuite contre le gouvernement du Québec pour n'avoir pas assuré son droit à une éducation laïque. Mais pensons surtout à cette dissidence cachée au cœur même de *Félix et Meira,* celle de Luzer Twersky – qui tient le rôle du mari de Meira –, qui a quitté la communauté hassidique de Borough Park, à Brooklyn, à l'âge de vingt-trois ans. Dans *Leaving the Faith,* un podcast de Josh Gleason, Twersky décrit ses efforts pour se trouver un emploi à l'extérieur de la communauté : « Dans le monde hassidique, il n'existe même pas de CV, et là je dois écrire dans mon CV l'école secondaire que j'ai fréquentée. Je ne suis jamais allé au secondaire. Qu'est-ce que j'écris ? Que j'ai un diplôme en étroitesse d'esprit ? En Torah ? Ce n'est pas écrit dans la Torah comment utiliser Excel. »

Dans ce contexte, comment expliquer que *Félix et Meira* soit resté insensible ou indifférent à toutes ces positions à l'égard des Hassidim, y compris celle d'un acteur du film ? Pourquoi a-t-il voulu échapper à la politique ? Doit-on comprendre que, devant l'incapacité d'une société à construire un discours public cohérent et respectueux, un cinéaste n'a pas mieux à faire que de s'abstenir de toute critique ? Alors même que, dans le contexte québécois, plusieurs pratiques des communautés hassidiques (rôle réservé aux femmes, imperméabilité culturelle, etc.) posent quelques problèmes, et pas seulement à la cohésion sociale, mais à l'écriture même d'une fiction – ce qui devrait inquiéter un cinéaste.

Se peut-il que, à un passé de maladresses et d'ignorance honteuse de l'autre, on n'ait pas trouvé meilleure réparation que de réduire la communauté hassidique au statut de curiosité, simple moyen de perpétuer l'ignorance ? D'où la question : Que vient satisfaire une telle représentation ? Les propos de Natalia Wysocka, en introduction à son entretien avec Maxime Giroux, paru dans le journal *Métro,* répondent en partie à cette question : le film permet de « voir comment les choses se passent *chez l'autre* » (9 janvier 2015). Ainsi, nous avons accès à ces mystérieuses maisons de la rue Hutchison qui, comme on se l'imaginait, sont décorées comme celles de nos grands-mères. Nous pouvons découvrir des rituels étranges (le lavage des mains le matin) et même, en nous déguisant comme rabbi Jacob, nous introduire dans des soirées dansantes. Nous voyons l'autre, différent, mais nous ne sommes jamais confrontés à cette différence. Parce que cette différence est neutralisée par le mélodrame, qui agit comme le classement d'un cabinet des curiosités : tout est exposé, mais l'exposition est sans évaluation. En d'autres termes, Giroux ne nous fait jamais vivre, par exemple, le sexisme rampant qui grève la communauté hassidique. Au contraire, il en hypothèque à l'avance la critique, en faisant du mari de Meira un saint homme qui, s'il doit être cocu, souhaite surtout s'assurer que l'amant de sa femme s'occupera bien d'elle. Giroux accorde au spectateur la satisfaction de sa curiosité, mais en lui épargnant une reconnaissance de l'autre qui en appellerait à la réévaluation des représentations qu'il reproduit et celles que la communauté hassidique entretient. À ce compte, *Félix et Meira* est effectivement « utile et agréable » à une société qui, se reprochant son ignorance passée, trouve une manière d'aller vers l'autre sans se confronter à sa propre représentation de l'autre, remplaçant son ignorance de provincial par l'ignorance cultivée du touriste. L

Pourquoi le film a-t-il voulu échapper à la politique ?